



Le jeu des hommes et des dieux : les Collas et le contrôle de l'île de Titicaca

Thérèse Bouysse-Cassagne

► **To cite this version:**

Thérèse Bouysse-Cassagne. Le jeu des hommes et des dieux : les Collas et le contrôle de l'île de Titicaca. Cahiers des Amériques Latines, Université Paris 3, Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine (IHEAL / Université Paris 3), 1987, pp.61-91. <halshs-00658648>

HAL Id: halshs-00658648

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00658648>

Submitted on 28 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE JEU DES HOMMES ET DES DIEUX :
LES COLLAS ET LE CONTROLE DE L'ILE DE TITICACA

Thérèse Bouysse-Cassagne*

«Y en comedio de la provincia se hace una laguna, la mayor y mas ancha que se ha hallado ni visto en la mayor parte destas Indias, y junto a ella estan los mas pueblos del Collao ; y en islas grandes que tienen este lago siembran sus sementeras y guardan las cosas preciadas por tenerlas mas seguras que en los pueblos que estan en los caminos».

Cieza de Leon

Le terme *Colla*, qui désigne aujourd'hui les populations de l'*altiplano* bolivien par opposition aux *Cambas* des terres chaudes de la région de Santa Cruz, a connu bien des vicissitudes au cours de l'Histoire. Dans les documents de la période coloniale, il qualifie généralement l'ensemble des habitants de l'ancien Collasuyu, le quart-sud de l'empire inca, et ceci sans distinction d'ethnies ou de lieux. Ce même mot, bien que rarement toutefois, s'applique aussi à une chefferie préincaïque, dont la capitale, Hatuncolla, était située sur la rive nord-ouest du lac Titicaca. De l'emploi de ce vocable dans deux acceptions différentes résulte, bien évidemment, un certain nombre de confusions, voire de difficultés d'interprétation des textes, et cela d'autant plus que la chefferie dont il sera ici question prend ses racines dans les plus vieux mythes des Andes. Des douze grandes chefferies préincaïques que nous avons pu localiser, elle est la seule, en effet, dont le mythe fait remonter les origines à Tiwanacu (Bouysse-Cassagne, 1978) : «Après le déluge, un homme serait apparu à Tiwanacu pour «partager le monde en quatre parties» attribuant à chaque chef un quart différent : le nord fut donné à l'Inca Manco Capac, la partie méridionale au Colla, celle située au levant à Tocay, celle du couchant à Pinahua» (Garcilaso de la Vega). Une recherche des origines est toujours difficile, car elle renvoie presque obligatoirement au mythe, et aux dieux. Et dans le cas *colla*, il faut l'avouer,

* Chercheur au CNRS, CREDAL (Centre de recherche et de documentation sur l'Amérique latine).

nous sommes en pleine obscurité, car nous avons affaire à un système religieux qui a subi bien des transformations avant d'être connu des Espagnols, et où il est difficile de démêler ce qui est inca de ce qui est antérieur.

De toutes les cultures américaines porteuses de mythes et de fantasmes, celle de Tiwanacu se range sans doute au premier rang, et cette palme lui revient en quelque sorte par défaut. Le site archéologique existe certes, et même si l'on peut donner un nom à certains de ses temples ou monolithes, on ignorait, jusqu'ici, tout de ce qui précipita la chute de cette culture apparemment florissante, et l'on connaît encore mal son influence locale, ses ramifications régionales — autour du lac Titicaca — ainsi que les liens qu'elle entretenait avec la culture Huari (Ayacucho, Pérou central) par exemple, et plus encore avec celles de Pucora et Chiripa.

Dès 1912, cependant, l'archéologue bolivien Posnansky faisait de Tiwanacu le «berceau de l'homme américain» et les premiers américanistes français, sans lui emboîter carrément le pas, recherchèrent dans les populations lacustres actuelles, les héritiers de cette civilisation disparue — ce qui revenait à priori à supposer, pour les groupes ethniques, une permanence risquant d'être contredite par les mouvements de l'Histoire, fussent-ils d'une lenteur extrême —. Depuis, les travaux linguistiques (Torero, 1970), historiques (Wachtel, 1978 ; Bouysse-Cassagne, 1975, 1979, 1987), archéologiques (Hyslop, 1976) se sont poursuivis, mais l'ensemble de la production scientifique qui a trait à cette période reculée reste peu abondante. A cela plusieurs raisons : la documentation historique est rare ; et lorsqu'elle existe, les critères qui définissent l'autochtonie sont à la fois ceux du document espagnol et le reflet d'une série d'invasions successives qui modifièrent considérablement le paysage ethnique linguistique et culturel de la région envisagée (puisque, avant les Espagnols, les Aymaras, puis les Incas occupèrent le pays).

Cependant, si l'on se place dans une perspective historique de longue durée, il est clair que les quatre siècles qui séparent la fin de Tiwanacu de la conquête espagnole constituent un laps de temps insuffisant pour que toutes les structures du substrat ancien aient pu être gommées malgré l'histoire mouvementée qui vient d'être évoquée.

Et, puisqu'il s'agit effectivement de longue durée, nous ferons appel pour tenter de comprendre le lien qui existe entre les Collas, Tiwanacu et le lac, en premier lieu, à la plus lente des réalités historiques, l'environnement naturel de la région du lac Titicaca, et à la plus lente des productions culturelles, les mythes qui se rapportent essentiellement à cette région.

MYTHES ET LIEUX

Les mythes qui évoquent ce pa des lieux précis de l'espace du (symbolique a été analysé comme dante de ceux qui l'avaient émis certes, mais ils ont en tout premi même si l'ensemble dont il sera homogène parce qu'il reflète des t peuples qui se sont succédés sur l rechercher malgré tout le lien ent sent et le contexte socio-historiqu discours aux hommes qui le pron rapports de ces hommes avec les eux (en somme tenter de retracer que ce sont les hommes qui expli toute la mythologie évoque des lie

Les travaux sur la Grèce ancien ont démontré que, pas plus dans mythes, on ne rencontre d'éléme «et que les séries temporelles cc moins étendus, de structures au l'étude structurale».

Il n'y a pas lieu, ici, de nous d les chroniqueurs portent l'emprei prompte à débusquer des récits fa videntielle des Indiens à l'égard de ni même de savoir si les mythes c crétiques du XVIe siècle (déluge, capacité de transformation ne sont c'est cette obsession, si particuliè pation de marquer son espace, de liser, de telle sorte que l'écriture croyons-nous, à l'architecture d' les invasions successives ont tenu tent de deux lieux essentiellemen (île de Titicaca ou île du Soleil). du lac — qu'il conviendra de cara inscriront une part importante de seste.

Les premiers chroniqueurs : Cieza de Leon (1554), parlent d'h

MYTHES ET LIEUX

Les mythes qui évoquent ce passé lointain se rattachent d'ailleurs à des lieux précis de l'espace du Collasuyu. Trop souvent, ce discours symbolique a été analysé comme une production idéologique indépendante de ceux qui l'avaient émise. «Les mythes pensent les hommes» certes, mais ils ont en tout premier lieu été pensés par des hommes. Et, même si l'ensemble dont il sera question ne constitue pas un corpus homogène parce qu'il reflète des traditions différentes (celles des divers peuples qui se sont succédés sur l'altiplano bolivien), sans doute faut-il rechercher malgré tout le lien entre le cadre intellectuel qu'ils fournissent et le contexte socio-historique où ils ont été produits. Rattacher ce discours aux hommes qui le prononcèrent, rechercher ce qu'étaient les rapports de ces hommes avec les lieux, les rapports des groupes entre eux (en somme tenter de retracer l'histoire du peuplement), considérer que ce sont les hommes qui expliquent les dieux et non l'inverse — car toute la mythologie évoque des lieux sacrés —, tel est notre propos.

Les travaux sur la Grèce ancienne de M. Detienne et de J.P. Vernant ont démontré que, pas plus dans l'analyse historique que dans celle des mythes, on ne rencontre d'éléments isolés, mais toujours des structures «et que les séries temporelles concernent des remaniements, plus ou moins étendus, de structures au sein de ces mêmes systèmes que vise l'étude structurale».

Il n'y a pas lieu, ici, de nous demander si les légendes rapportées par les chroniqueurs portent l'empreinte d'une volonté évangélisatrice, trop prompte à débusquer des récits faisant la preuve d'une préparation providentielle des Indiens à l'égard de la religion catholique (Urbano, 1987), ni même de savoir si les mythes constituent les premières créations synchrétiques du XVI^e siècle (déluge, création). La plasticité du mythe et sa capacité de transformation ne sont pas en jeu. Ce qui est pris en compte, c'est cette obsession, si particulière à l'homme andin, liée à la préoccupation de marquer son espace, de privilégier certains lieux, de les sacrifier, de telle sorte que l'écriture du mythe renvoie très directement, croyons-nous, à l'architecture d'une certaine géographie religieuse où les invasions successives ont tenu chacune à s'inscrire. Les mythes traitent de deux lieux essentiellement : Tiwanacu et une île du lac Titicaca (île de Titicaca ou île du Soleil). Et c'est là que les premiers occupants du lac — qu'il conviendra de caractériser —, les Aymaras, puis les Incas, inscrivirent une part importante de leur histoire, comme sur un palimpseste.

Les premiers chroniqueurs : Las Casas (1550), Betanzos (1551), Cieza de Leon (1554), parlent d'hommes blancs et barbus qui peuplaient

l'île de Titicaca (l'actuelle île du Soleil). Cieza ajoute aussi qu'ils auraient construit les édifices de Vinaque dans la région d'Ayacucho (Chap. IV), et il est dit ailleurs que les bâtisseurs de ces mêmes monuments ne seraient autres que les gens de Tiwanacu, eux-mêmes considérés comme des géants (Cobo). Une première constatation s'impose : le mythe établit un lien entre Tiwanacu, l'île du Soleil, et la culture Huari.

D'autres, comme Cobo, Garcilaso de la Vega ou Huaman Poma de Ayala, évoquent un déluge au cours duquel «le soleil se serait caché dans l'île» ; une fois le cataclysme terminé, «il en émergea et avec lui un homme et une femme qui au moment de la décrue mirent pied à terre à Tiwanacu» (Cobo).

Une autre alternative fait de Tiwanacu le lieu même de la création de toutes les nations, de celles des principaux archétypes ainsi que des symboles qui permettent d'identifier chaque groupe. Selon cette version, Tiwanacu joue le rôle de lieu d'origine (*pacarina*) (Harris et Bouysse-Cassagne, 1987).

De plus, il n'est pas indifférent de constater que les Incas choisirent, eux aussi dans leur mythe d'origine, de se rattacher à l'île du Soleil d'où proviendrait le premier couple inca. C'est là d'ailleurs, qu'ils édifièrent l'un des plus grands sanctuaires religieux de l'empire dédié au culte solaire où ils déplacèrent deux mille *mitimaes* (colons) de quarante nations. Tandis qu'au même moment, ils occupaient Hatuncolla, l'ancienne capitale de la chefferie colla – et non la prestigieuse Tiwanacu – pour gouverner le quart sud de l'empire, y bâtissant aussi un temple important dédié à ce même culte (Cieza de Leon). Ces choix posent bien évidemment le problème des tactiques politiques et religieuses au sein de l'empire inca, et la préférence donnée à certains lieux plutôt qu'à d'autres est loin d'être sans conséquences. Le marquage spatial d'Hatuncolla par les Incas renvoie à l'importance de la chefferie colla durant la période pré-inca, prédominance dont nous tenterons de comprendre ce qui la fonde.

Mais comment lire le mythe ? Selon la conception autochtone du temps (cf. l'article d'Olivia Harris), chaque cycle aurait été marqué par la fin d'une période solaire. «Le premier soleil fut perdu à cause de l'eau», dit Morua en faisant sans doute allusion au «Déluge». Le second soleil disparut parce que le ciel tomba sur terre tuant tous les géants. L'importance légendaire de l'île du Soleil dans ce découpage du temps est manifeste si l'on envisage que, lors du premier cataclysme, le soleil s'y serait caché. Dans la manière d'ordonner le temps, de conceptualiser l'univers (et si l'on considère le panthéon comme un système de classification dont le soleil fait partie intégrante), l'île du Soleil apparaît

comme le réceptacle d'une

En fait, c'est le lac Titicaca qui aurait été considéré comme constituant la véritable abri d'une divinité dont il faut donc envisager – et cela non pas comme un système organisé – donc entre les îles et les rives.

Le lac était perçu, semblait-il, comme une terre ferme : «c'est à l'abri des champs et gardent ce qu'ils ont». Ces lieux sont plus sûrs que les vallées. Sanctuaires, coffres et greniers, organisés par les riverains et, au premier chef.

Situé sur l'axe médian de l'empire, ce lieu de méditation (*taypi*) est pris entre le lac et la Cordillère Occidentale, à la fois solidaire et distinct. Par temps clair, depuis les îles du lac, c'est l'arc enneigé de la Cordillère Occidentale entre le lac et le ciel qui se dessine sur le sursol de Copacabana se rapprochant par le détroit de Tiquina. La terre ferme de ces bras de terre : au nord le plateau de l'ancienne terminologie), et au sud l'Éternité en aymara). De sorte que ce détroit étroit qui fait communiquer les bassins en individualisant deux bassins de terre, d'une rive à l'autre. Par ce détroit, c'est-à-dire de la péninsule de Huata, signe l'accès aux plaines amazoniennes. Cette vieille habitude andine à raison nous fait oublier que, pour maîtriser le détroit signifia au premier chef et les terres plus au nord, les raisons, les habitants des rives contrôlaient la péninsule. Au nord, Capachica, ferme presque un accès à Acora, mais le chenal qu'elle commande de Tiquina. Comme Copacabana

comme le réceptacle d'une puissance sacrée.

En fait, c'est le lac Titicaca dans sa totalité, et ses îles qui semblent avoir été considérés comme la manifestation des puissances divines qui constitueraient la véritable trame du réel, puisque chacune d'entre elles abritait une divinité dont elle portait le nom (Morua, p. 216). Il faut donc envisager — et cela n'a pas été pris en compte jusqu'ici — le lac comme un système organisé, un panthéon, impliquant entre les dieux, donc entre les îles et les rives du lac, une série de relations définies.

Le lac était perçu, semble-t-il, comme un lieu sûr, au contraire de la terre ferme : «c'est à l'abri, dans les grandes îles qu'ils sèment leurs champs et gardent ce qu'ils ont de plus précieux, ils considèrent que ces lieux sont plus sûrs que les villages au bord des routes» (Cieza de Leon). Sanctuaires, coffres et greniers, les îles furent particulièrement convoitées par les riverains et, au premier rang, l'île de Titicaca.

Situé sur l'axe médian de l'*altiplano*, le lac constitue, avec Tiwanacu, un lieu de méditation (*taypi* en aymara entre les deux rivages : à l'est, pris entre le lac et la Cordillère Royale toute proche, l'Umasuyu ; à l'ouest, à la fois solidaire et contradictoire, la rive opposée, l'Urcosuyu. Par temps clair, depuis les îles du Soleil (Titicaca) et de la Lune (Coati), c'est l'arc enneigé de la Cordillère Royale qui semble constituer la frontière entre le lac et le ciel tant elle semble proche. Vers le sud, la péninsule de Copacabana se rapproche de celle de Huata dont elle est séparée par le détroit de Tiquina. La masse d'eau est ainsi divisée en deux par ces bras de terre : au nord le lac de Chucuito ou lac de Puquina (selon l'ancienne terminologie), et au sud le lac de Vinaymarca (le pays de l'Éternité en aymara). De sorte que le détroit de Tiquina est cette porte étroite qui fait communiquer entre eux deux univers aquatiques, tout en individualisant deux bassins. Il est le passage obligé, parce que le plus exigü, d'une rive à l'autre. Pour les gens de l'Urcosuyu, le contrôle du détroit, c'est-à-dire de la péninsule de Copacabana, des îles et de la péninsule de Huata, signe l'accès aux terres chaudes des vallées orientales et aux plaines amazoniennes ; pour ceux de la rive Omasuyu, sa maîtrise commande aux richesses des côtes pacifiques (fig. 1). Mais une vieille habitude andine à raisonner en termes de verticalité ne doit pas nous faire oublier que, pour les habitants de Tiwanacu, au sud, la maîtrise du détroit signifia aussi le passage vers le grand bassin lacustre et les terres plus au nord, tandis qu'à l'opposé mais pour les mêmes raisons, les habitants des rivages septentrionaux ont eu intérêt à contrôler la péninsule. Au nord, en effet, une autre péninsule, celle de Capachica, ferme presque une partie du lac, avec la petite avancée d'Acora, mais le chenal qu'elles délimitent n'a pas l'étroitesse de celui de Tiquina. Comme Copacabana, Capachica se prolonge par deux îles :

Amantani et Taquile, en droiture de Titicaca et Coati ; de sorte que les deux péninsules et les quatre îles constituent dans l'architecture symbolique, l'axe médian (*taypi*) du lac, lui-même considéré comme le *taypi* de l'*altiplano*. Qui contrôle ce centre névralgique est censé contrôler tout à la fois les richesses et les dieux, et rassembler deux moitiés antagonistes (droite/gauche, haut/bas, homme/femme) de l'Univers (Bouysson-Cassagne, 1975).

UNE ÎLE

Est-ce la réputation du Titicaca et de ses îles qui attira les Lupacas aymaraphones sur les rives du lac ? C'est une hypothèse envisageable, dans la mesure où elle semble justifiée par les conquêtes et les raids de Cari leur chef, et dont nous avons tout lieu de penser qu'elles sont à l'origine de l'«aymarisation» de la région. Les faits relatés par Cieza de Leon et confirmés par les travaux archéologiques de John Hyslop suggèrent qu'une vague migratoire venue de la région de Coquimbo, au Chili, se serait établie sur la rive Urcosuyu. Dans un premier temps, Cari «arriva dans le lieu qui est aujourd'hui Chucuito, après avoir fondé un certain nombre de villages, il passa avec ses gens à l'île (Titicaca) et il livra une telle bataille qu'il tua tous ses habitants». Sous le règne de l'Inca Viracocha, Cari «sortit avec beaucoup de ses gens et pénétra dans les îles avec de grandes balsas, il livra bataille à leurs habitants et en sortit vainqueur ; cependant il ne prétendait pas à un autre honneur ou à une autre gloire que celle de détruire les villages, et chargé de leur dépouille, refusant de faire des prisonniers, il revint à Chucuito, là où il s'était établi... et où il avait construit les villages d'Hilave. Xula (Juli), Cepita, Pomata... puis il décida de partir pour la province des Canas... qui sortirent à sa rencontre et à qui il livra une bataille, au cours de laquelle ceux-ci furent vaincus. Après cette victoire Cari décida de pousser plus avant et arriva jusqu'à Lurucache... et les Canas furent à nouveau vaincus». Dans ce double périple, remarquons-le, Cari atteint deux sites sacrés, l'île de Titicaca, et Lurucache, non loin duquel se trouve le temple d'Ancocagua (Cieza de Leon, chap. XLI, XLII).

Mais cette séquence historique soulève une question essentielle, qui est celle de l'occupation de l'île de Titicaca et de la chute de Tiwanacu. A qui Cari prit-il ces îles ? Quels étaient leurs premiers occupants ? Afin d'y répondre, nous la replacerons en premier lieu dans le contexte archéologique qui permet de comprendre les différentes phases de l'occupation du lac. Puis nous ferons appel aux données historiques que sont les découpages ethnique et linguistique de la région.

LES DONNÉES DE L'ARCHÉO

Si l'on compare les séquences du lac Titicaca, telles que les travaux les plus récents des géo (1978 ; Mourguiart, 1987 ; Willey, 1987), l'évolution des zones lacustres et lacustrielles, le problème de l'histoire de la disparition de la civilisation de

Vers 10 000 ans av. J.-C., le lac Titicaca était supérieur à sa cote actuelle (environ 3 600 m), mais, il y a quelque temps, existait plus au sud, un vaste lac qui couvrait quelques dizaines de mètres, recouvrant une grande partie ainsi que la région des Salars : la partie de l'*altiplano* actuel était alors sous l'eau. On prend mieux maintenant pour compte (Cieza de Leon, La Paz) de Laguna Colorado (si), toutes cultures de chasseur-cueilleur situées soit sur d'anciennes terres émergées, c'est-à-dire là où la faune aquatique est encore présente que les *choquela* chasseurs et les survivants de ces très anciens

A partir de 8 500 ans av. J.-C., le lac Titicaca sive qui atteint son maximum (environ 3 600 m) lac Taucas s'était résorbé, et le lac (Lac) était complètement asséché plus bas de 50 à 60 m (cf. fig. 1). Le lac était situé au nord-ouest du Titicaca. Aux conditions hydrologiques devaient correspondre, entre 5000 - 2500 ans av. J.-C., mais que lors de la phase précédente aux niveaux actuels : les eaux étaient encore largement asséchées (près du détroit de Tiquina) et les îles étaient largement insulaires Lecoya-Suan

LES DONNÉES DE L'ARCHÉOLOGIE ET DE LA GÉOLOGIE

Si l'on compare les séquences archéologiques des zones nord et sud du lac Titicaca, telles que les ont établies Willey et Lumbreras, et les travaux les plus récents des géologues de l'ORSTOM (Servant et Fontes, 1978 ; Mourguiart, 1987 ; Wirrmann, 1987), portant notamment sur l'évolution des zones lacustres de l'*altiplano* bolivien au Quaternaire terminal, le problème de l'histoire des peuplements cicumlacustres et de la disparition de la civilisation de Tiwanacu s'éclaire sous un jour nouveau.

Vers 10 000 ans av. J.-C., le niveau du Titicaca était d'environ 5 m supérieur à sa cote actuelle (moyenne : + 3 808 m). A la même époque, existait plus au sud, un vaste lac (43 000 km²), profond de quelques dizaines de mètres, recouvrant largement les lacs Uru-Uru et Poopo ainsi que la région des Salars : le lac Tauca. A cette époque une grande partie de l'*altiplano* actuel était par conséquent sous les eaux. On comprend mieux maintenant pourquoi les cultures de Viscachani (Province de La Paz) de Laguna Colorada et Laguna Hedionda (province de Potosi), toutes cultures de chasseurs qui se développent à cette époque sont situées soit sur d'anciennes terrasses lacustres soit sur les rives des lacs c'est-à-dire là où la faune aquatique abondait. Il y a tout lieu de penser que les *choquela* chasseurs et les *urus*, pêcheurs du XVI^e siècle étaient les survivants de ces très anciennes strates de population.

A partir de 8 500 ans av. J.-C., s'amorce une phase de décrue progressive qui atteint son maximum vers 5 500 ans av. J.-C. A cette époque, le lac Tauca s'était résorbé, et plus au nord, le lac de Vinaymarca (Petit Lac) était complètement asséché et le lac de Chucuito (Grand Lac) était plus bas de 50 à 60 m (cf. fig. 1), exondant la baie de Puno et l'extrémité nord-ouest du Titicaca. Après cet *extremum* climatique aride, les conditions hydrologiques deviennent plus ou moins fluctuantes vers 5000 - 2500 ans av. J.-C., mais les niveaux lacustres, bien que plus élevés que lors de la phase précédente, sont encore très nettement inférieurs aux niveaux actuels : les eaux du Grand Lac étaient plus basses d'une vingtaine voire une trentaine de mètres qu'aujourd'hui et le Petit Lac était encore largement asséché, à l'exception de la petite fosse de Chua (près du détroit de Tiquina) et d'une cuvette bordée, à l'est, par l'alignement insulaire Lecoya-Suana (fig. 2).

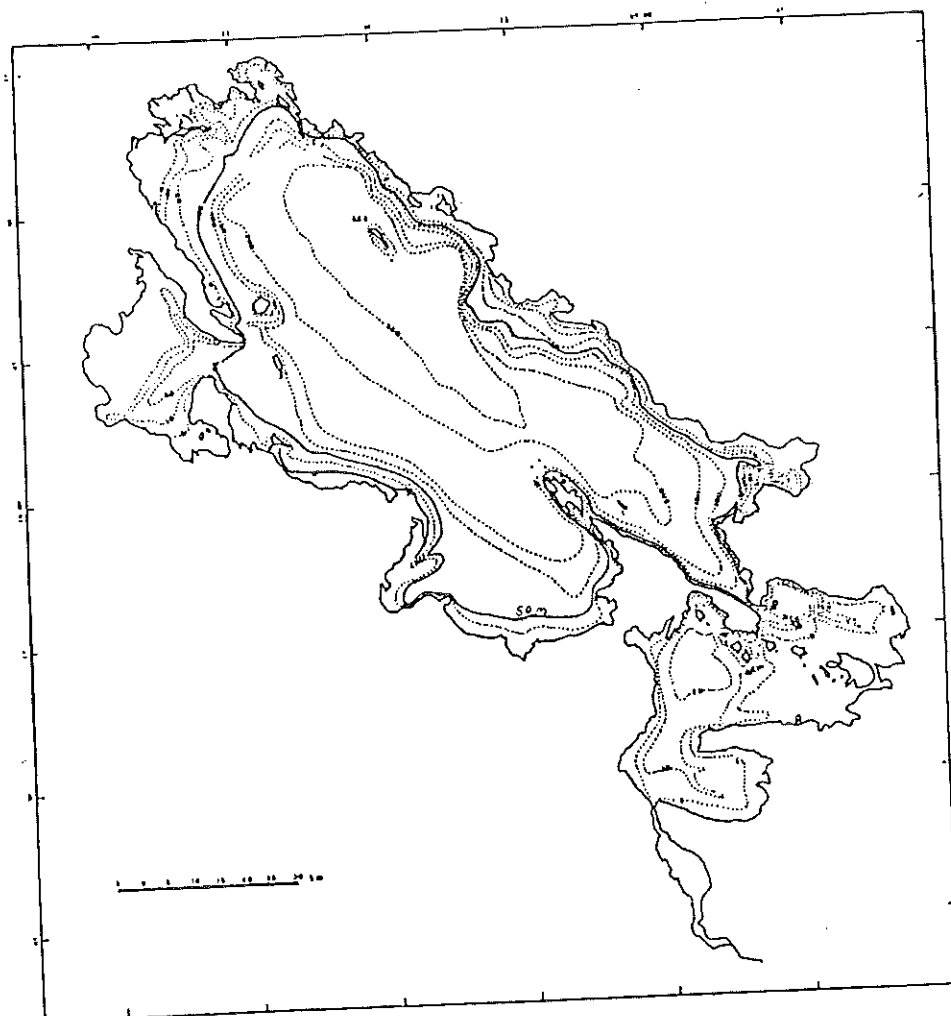


Fig. 1 - Carte bathymétrique du lac Titicaca
 (d'après Boulangé et Aquize Jaen, 1981, in : Mouguiart, 1987).
 Isobathes : 5, 10, 20, 50, 100, 200 et 250 m ;
 la courbe - 50 m a été dessinée en trait continu.

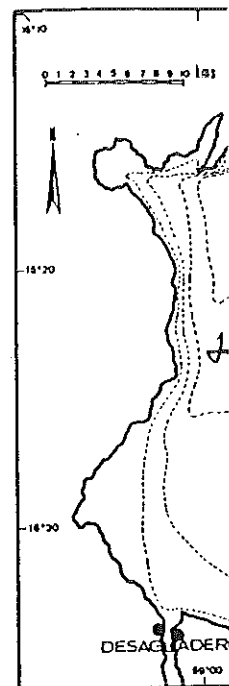


Fig. 2 - Carte bat
 (in : M
 On notera la «Cu
 de Chua» (profond
 montée des ni

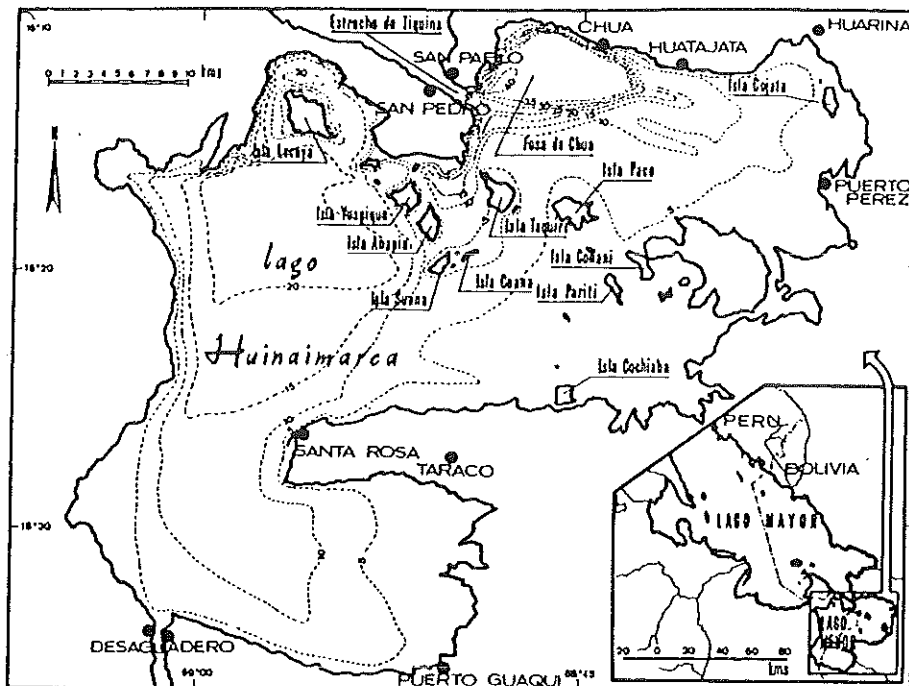


Fig. 2 - Carte bathymétrique du lac de Vinaymarca (Huinamarca) ou Petit Lac (in : Mourguiart, 1987). Équidistance des isobathes : 5 m.
On notera la «Cuvette Ouest» (à l'ouest de l'île Yuspique) et surtout la «fosse de Chua» (profondeur maximale actuelle : 40 m) qui furent en eau, avant la récente montée des niveaux lacustres, alors que le reste du Petit Lac était exondé.

De 2500 à 250 av. J.-C., la remontée des eaux s'est poursuivie jusqu'à un niveau inférieur d'une dizaine de mètres par rapport au niveau actuel, avec toutefois une oscillation majeure dans le sens de la baisse aux alentours de 2000 av. J.-C.

L'isobathe des 10 mètres (fig. 2) laisse effectivement à sec une grande partie de Viñaymarca et une partie plus petite du grand lac (fig. 2), elles ne seront submergées qu'après 250 av. J.-C.) quant au Desaguadero lui aussi à sec, il ne jouait pas son rôle de canal d'écoulement. C'est durant cette première période de remontée des eaux que la circulation entre le grand bassin et la fosse de Chua fut établie. Les eaux jusqu'alors salées devinrent généralement douces.

Cette phase vit fleurir deux cultures locales d'extrême importance, celle de Chiripa au sud dans la péninsule de Taraco (500 av. J.-C. - 100 ap. J.-C.) et celle de Pucara au nord (1100 av. J.-C. - 100 ap. J.-C.). Pourquoi ne pas admettre que le début de leur déclin ait coïncidé avec l'ultime phase de remontée des eaux qui submergea inexorablement de vastes superficies cultivées et habitées maintenant sous le lac de Viñaymarca (dont il nous reste quelques témoins : île de Suriki, et Pariti, sur les rives Chiripa et Anatuyani) et sous la baie de Puno, sans parler des secteurs côtiers de moindre importance ?

Ces nouvelles et importantes données géologiques nous permettent de formuler quelques hypothèses novatrices et qui ont trait à l'histoire du peuplement de l'*altiplano*.

Les cultures de Pucara et de Chiripa qui semblent avoir partagé un certain nombre de traits stylistiques se développent dans les parties exondées des deux lacs du nord. Au même moment le volume global des eaux du grand lac a notablement diminué, le biotope lacustre s'est modifié puisque l'eau est devenue douce et que les roselières ont reculées. Ces changements significatifs nous conduisent à formuler deux hypothèses, les anciennes populations de chasseurs-pêcheurs qui ont du souffrir de cette période de sécheresse se sont sans doute repliées vers le grand lac, abandonnant le petit lac à sec. Quant au Desaguadero il ne servait plus de trait d'union entre le Titicaca et les lacs du sud de l'*altiplano*, les contacts entre ces deux régions ne se sont donc pas toujours fait par voie d'eau et les Urus n'ont pas été les habitants permanents de l'axe aquatique. Enfin il faut considérer que le développement de la culture de Wankarani au nord du lac Poopo (1200 av. J.-C. - 250 av. J.-C.) est un développement séparé des deux cultures locales du nord.

Les différences linguistiques marquées entre le nord et le sud, et que nous avons déjà notées lors de nos travaux précédents (conservation de l'uruquilla dans le sud et adoption du pukina dans le nord, autour du Titicaca) sont-elles les reflets de cette première coupure d'une

part et de l'éclosion de la langue pures diverses (don partir des gesn de l grand centre cultue à un moment de re

A partir de 250 lac continue de mo Desaguadero, et au quelques mètres par re). Il est fort prob plé d'Urus à ce mon

C'est aussi à cet qu'apparaît pour la le chef Colla (Garc

On entrevoit auss sein du mythe, a F d'ailleurs, à être repc au sein du dogme c Urus d'Iru-Itu rappc l'eau» font état de n existait d'abord, pu d'hui...». On compre du niveau des eaux dans cette partie des

Les travaux de Joh un tableau complet c la contrée lupaca, dist

Bien avant l'avène cultures Chiripa (sud ce persista pendant la l'interprète comme u riverains du lac.

Les treize sites rec tous, sans exception, moins de cent mètres lière suggère une relati ainsi que l'importance ments riverains (et san des populations vivant autant de problèmes q vait disposer des trava

part et de l'éclosion de la culture de Tiwanacu d'autre part ? L'expansion de la langue pukina dans les groupes ethniques d'origines et de cultures diverses (dont les Urus du grand et du petit lac) s'est-elle faite à partir des gesn de Pucara et de Chiripa et développée à Tiwanacu ? Ce grand centre culturel qui se situe au sud de Viñaymarca, voit son apogée à un moment de remontée des eaux.

A partir de 250 av. J.-C. et jusqu'à la fin du XVI^e siècle le niveau du lac continue de monter, avec une remise en eau de Viñaymarca et du Desaguadero, et au début du XVI^e siècle le lac était même supérieur de quelques mètres par rapport au lac actuel (incidence du petit âge glaciaire). Il est fort probable que l'axe aquatique de l'*altiplano* se soit repeuplé d'Urus à ce moment-là.

C'est aussi à cette époque de remontée des eaux — de « Déluge » — qu'apparaît pour la première fois et dans la documentation historique le chef Colla (Garcilazo de la Vega) à Tiwanacu.

On entrevoit aussi comment l'image du Déluge, avant d'apparaître au sein du mythe, a pu se forger à partir d'une réalité vécue, quitte, d'ailleurs, à être repensée, dans une phase postérieure à l'évangélisation, au sein du dogme chrétien. De même, les traditions fragmentaires des Urus d'Iru-Itu rapportées par Vellard, et évoquant le « jugement par l'eau » font état de modifications du système lacustre : « le lac Titicaca existait d'abord, puis n'existait pas, puis était plus grand qu'aujourd'hui... ». On comprend mieux maintenant à quel point les fluctuations du niveau des eaux ont influencé les cultures qui se sont développées dans cette partie des Andes.

Les travaux de John Hyslop, qui sont actuellement les seuls à fournir un tableau complet des différentes phases de l'occupation du lac dans la contrée lupaca, distinguent trois sortes de sites selon les époques.

Bien avant l'avènement de Tiwanacu, le lac recevait l'influence des cultures Chiripa (sud-est) et Pucara (nord-ouest). Cette dernière influence persista pendant la longue période Tiwanacu (Lumberas) et Hyslop l'interprète comme une longue habitude d'échanges continus entre les riverains du lac.

Les treize sites recensés en terre lupaca et datant de Tiwanacu sont tous, sans exception, situés sur les rives ou dans les terres basses, à moins de cent mètres au-dessus du niveau du lac. Cette situation singulière suggère une relative dépendance par rapport aux ressources du lac, ainsi que l'importance de la communication entre les divers établissements riverains (et sans doute aussi, à notre avis, le contrôle des îles et des populations vivant sur le lac). Bien que la fin de Tiwanacu pose autant de problèmes que son expansion, l'étude d'Hyslop (qui ne pouvait disposer des travaux récents des géologues de l'ORSTOM) offre

cependant un début d'explication. En effet, vers 1000-1200 ap. J.C. apparaissent des constructions funéraires, généralement en forme d'igloo, les *chulpas*, qui se substituent aux temples et aux lieux de culte. Ce changement stylistique notable à la fin du Tiwanacu expansif, interprété comme le reflet d'un changement dans les pratiques religieuses, conséquence de différences ethniques, nous incite aujourd'hui à considérer, plus que nous ne l'avons fait dans nos travaux antérieurs, que l'étude des phénomènes religieux doit être reliée à celle des différentes vagues d'occupation de l'*altiplano*. Le déclin de ces formations lacustres, éventuellement lié à la remontée du niveau du lac, correspond, en effet, à la deuxième étape, celle de constructions situées dans les régions pastorales les plus hautes, donc éloignées des bords du lac. Hyslop recense vingt-cinq sites, parmi lesquels sept seulement sont sur les rives. Cette culture, distincte sur le plan ethnique, politique et religieux de celle qui l'avait précédée, peut être attribuée à l'invasion lupacaymaraphone venue de Coquimbo (Bouysse-Cassagne, 1980, 1987), et c'est donc à ce moment qu'il faudrait situer la prise de l'île de Titicaca par les Lupacas. Hyslop remarque que la ville la plus importante de l'intermède tardif dans l'*altiplano* a pour nom Cutimbo. Elle abrite les nécropoles (*chulpas*) des *mallkus* (chefs) lupacas, et même sous les Incas ceux-ci continuèrent à enterrer leurs morts dans ces lieux, tant leur importance semble avoir été grande sur le plan religieux. Faut-il voir dans ce site et ces pratiques funéraires une confirmation des écrits de Cieza de Leon ? Tel est notre avis, même si cette hypothèse est en contradiction avec les affirmations du linguiste péruvien A. Torero, qui considère que l'aymara se serait étendu depuis la province d'Ayacucho en direction de l'est et du sud-est, gagnant une partie de la côte jusqu'à Arequipa ainsi que la région du Cusco (Torero). Nous serons amenée à évoquer les évidences linguistiques qui nous incitent à maintenir notre position.

Enfin, durant la période inca, l'habitat préférentiel se situe à nouveau aux alentours du lac. On assiste, en effet, à une désertion des régions d'altitude au profit des terres basses, ce qui a pour conséquence le rapprochement des groupes ethniques vivant sur les rives et probablement aussi dans les îles et les roselières. Les plus grandes de ces dernières occupaient la baie de Puno, non loin de Capachica, telles les « îles » d'Esteves et de Romero. Ces roselières étaient les seuls endroits du lac à faire office de port (Lizarraga, p. 66). Ce rapprochement des ethnies du Haut et du Bas, fruit de la politique inca de contrôle de l'ensemble de l'espace intra- et inter-lacustre, remania le paysage ethnique et religieux de la région. Si ces groupes, d'origines diverses, furent contraints à un rapprochement, il nous semble important de souligner que tous ne reçurent pas

ment en tant qu'êtres antérieurs. Cette distinction maintient la jacobinisme rebaptisé 1980, 19

Dans l'Penalosa des Paca vivre avec terre en perfectionne fit pas au commerce venus à p le puqui dans des servent to

Deux Lizarraga chemin é fêtes par que, lors allaient e là se fais l'on ne p Gavilan, solstice d las étaient physique

Pour c solaires ir

Mais re on peut é lement é. A l'invers se, celle dès leur a

Les pr

rent pas un traitement égal face à la religion officielle inca, essentiellement en ce qui concerne le culte solaire dont le temple le plus important était situé dans l'île de Titicaca. Une partie des populations lacustres antérieures aux Aymaras, les Urus, semble en avoir été exclue. Cette discrimination significative doit, bien entendu, être rapprochée de la mainmise par Tupac Yupanqui sur les deux plus grandes îles avoisinant la péninsule de Copacabana : l'île de Titicaca et l'île de Coati, rebaptisées à l'occasion île du Soleil et île de la Lune (Bouysse-Cassagne, 1980, 1987).

Dans la province voisine des Lupacas, chez les Pacajes, Mercado de Penalosa signale en effet que « lorsque les Incas conquièrent la province des Pacajes ils firent sortir les Indiens Uros de l'eau, les obligèrent à vivre avec les Aymaras et leur enseignèrent à labourer et à cultiver la terre en leur intimant l'ordre de payer un tribut en poisson et de confectionner des nattes de joncs. S'agissant de gens fort grossiers, il ne leur fit pas adorer le soleil ni même lui rendre un culte, et c'est grâce au commerce qu'ils eurent avec les Indiens de la montagne, qu'ils en sont venus à parler l'aymara abondamment pratiquement leur langue qui était le puquina, ainsi aujourd'hui ils vivent dans des maisons et habitent dans des villages, ils ont des caciques et des chefs et paient le tribut et servent tout comme les Indiens Aymaras ».

Deux autres chroniqueurs parlent d'expulsions rituelles de l'île. Lizarraga dit qu'elles s'adressaient aux « Puquinas, qui vivaient sur le chemin d'Umasuyu, et qu'ils étaient les seuls à ne pas participer aux fêtes parce qu'ils étaient très sales ». Ramos Gavilan ajoute pour sa part que, lors de la fête de Capac Raimi, « tous se rendaient sur l'île, ils allaient en un lieu appelé Aycaypata, où se trouvait une grande place et là se faisaient leurs fêtes. Il y avait un grand temple à cinq portes et l'on ne permettait à aucun Indien colla d'assister aux fêtes » (Ramos Gavilan, p. 93). Au Cusco d'ailleurs, lors du Capac Raimi, pendant le solstice de décembre et de la Situay, à l'équinoxe de septembre, les Collas étaient chassés, et avec eux, ceux qui étaient porteurs de défauts physiques (Bouysse-Cassagne, 1980).

Pour quelle raison, Urus, Pukinas, Collas sont-ils exclus des fêtes solaires incas ? Et quel lien établir entre ces trois dénominations ?

Mais résumons-nous d'abord ; pour ce qui concerne l'île de Titicaca : on peut supposer qu'avant l'arrivée des Lupacas sur l'*altiplano*, non seulement elle était peuplée, mais qu'il s'agissait aussi d'une région riche. A l'inverse des autres îles, qui attiraient exclusivement pour leur richesse, celle de Titicaca semble avoir été un enjeu plus complexe, puisque dès leur arrivée, les Lupacas massacrèrent ses habitants.

Les pratiques culturelles des Aymaras différaient de celles de l'épo-

que précédente,
de vue ethnique e
Enfin les Incas
rante nations diff
kinas et les Collas

LES DONNÉES I

Si l'on se réfère
l'avons tracée pou
il est clair que l
Urcosuyu et essen
la chefferie Pacaj
nant du sud. Sel
d'entre eux provi
raient issus des C
c'est nous qui le
hautes» (Mercado
cise que des bour
ont conservé les c
jadis soumises. La
tion de Guaqui se
que bien que la r
relles d'un substr
cela devait être le

Une autre sour
propagée jusque c
Chunchos qui jou
dent «descendre c
lent l'aymara quoi

Il est donc rais
de peuplement ay
venant au-delà de
vrant peu à peu
gée par Hyslop et

En effet, la lar
Urcosuyu est le p
avons écrit à ce
1987). Elle est pa
partie de la popul
toutes chefferies h
siècle de parler pi

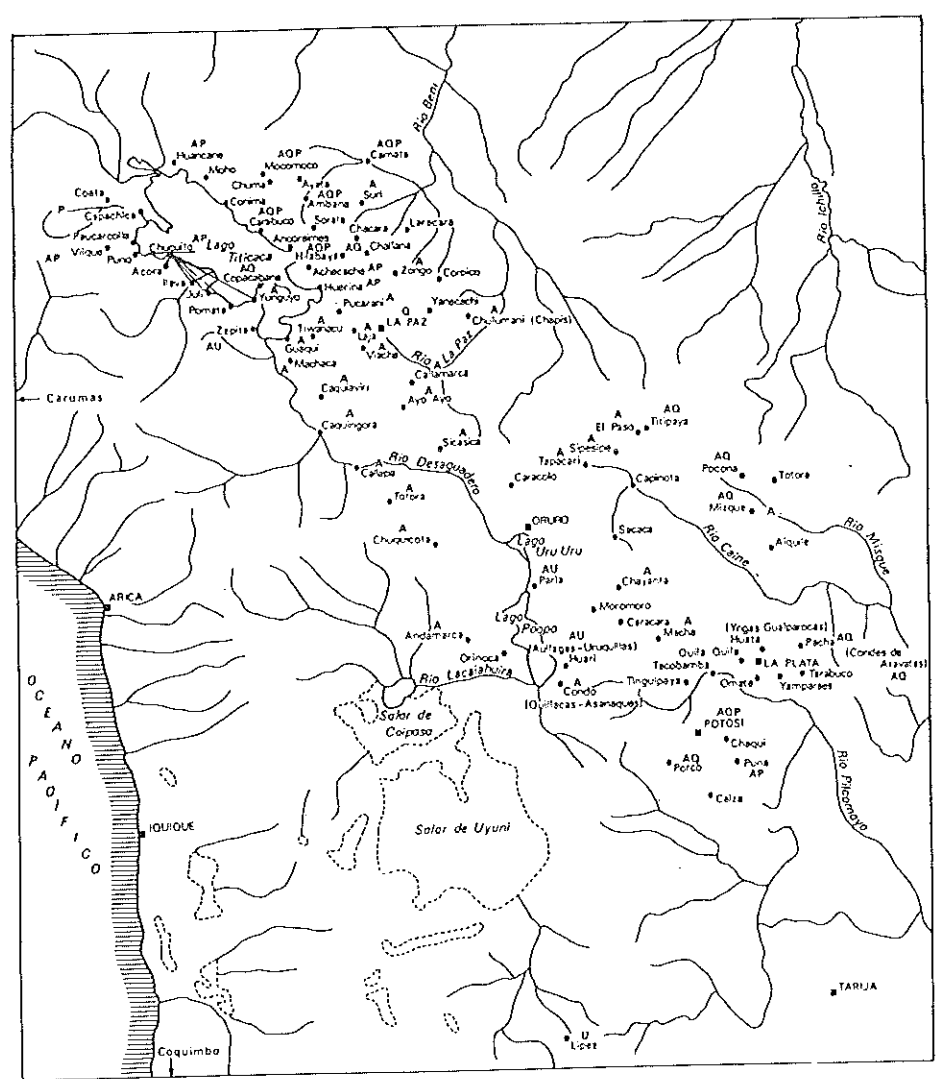


Fig. 3 - Répartition des langues autochtones dans le Colla au XVIe siècle (d'après Bouysse-Cassagne, 1975 et 1987) : aymara (A), pukina (P), quechua (Q), uruquilla (U).

que précédente, qui semble elle-même ne pas être homogène du point de vue ethnique et culturel.

Enfin les Incas s'emparent de l'île, y installent des *mitimaes* de quarante nations différentes et interdisent du culte solaire les Urus, les Pukinas et les Collas, considérés comme des êtres polluants.

LES DONNÉES LINGUISTIQUES ET ETHNIQUES

Si l'on se réfère à la carte linguistique du Collao (fig. 3), telle que nous l'avons tracée pour le XVI^e siècle (Bouysse-Cassagne, 1975, 1980, 1987), il est clair que le noyau fort aymarophone est concentré sur la rive Urcosuyu et essentiellement en terre lupaca. Une donnée qui concerne la chefferie Pacaj confirme l'importance de vagues de peuplement venant du sud. Selon le mythe d'origine des Pacajes en effet, «une partie d'entre eux proviendraient de la rive nord du lac, alors que les autres seraient issus des Carangas d'où ils seraient venus (comme les Lupacas, c'est nous qui le soulignons) pour s'établir sur les montagnes les plus hautes» (Mercado de Penalosa). Cependant, la *Relacion de Pacajes* précise que des bourgades situées en Urcosuyu, comme Guaqui et Viacha, ont conservé les coutumes des gens de l'Umasuyu auxquelles elles étaient jadis soumises. La Visite de Toledo indique que la moitié de la population de Guaqui serait uru et l'autre aymara. Ceci nous incline à penser que bien que la région soit aymarisée au XVI^e siècle, les pratiques culturelles d'un substrat ancien «umasuyu», voire pukina, perduraient et cela devait être le cas pour les Urus de Viacha.

Une autre source fait entrevoir que la vague aymarophone se serait propagée jusque chez les Abachiles, Curiamonas, Piriamonas qui sont les Chunchos qui jouxtent la région du Paititi et qui, selon Morua, prétendent «descendre des Indiens pacajes, collas, canas et canchis et qui parlent l'aymara quoique d'une façon beaucoup plus obscure».

Il est donc raisonnable de formuler l'hypothèse de plusieurs vagues de peuplement aymarophone, du sud vers le nord, traversant le lac, parvenant au-delà des vallées amazoniennes jusqu'aux Chunchos, et recouvrant peu à peu un substrat de langue pukina (hypothèse déjà envisagée par Hyslop et Gisbert).

En effet, la langue qui établit le véritable clivage entre Umasuyu et Urcosuyu est le pukina (nous ne reviendrons pas ici sur ce que nous avons écrit à ce sujet dans nos travaux antérieurs de 1975, 1980 et 1987). Elle est parlée dans quatorze *repartimientos*. C'est-à-dire qu'une partie de la population des Canas, des Canchis, des Collas, des Pacajes, toutes chefferies bipartites Umasuyu-Urcosuyu, étaient encore au XVI^e siècle de parler pukina. Cette langue est attestée dans la péninsule de

Copacabana (Ramos Gavilan fait allusion à une Indienne uru qui parlait pukina), ainsi qu'à Chucuito. On peut donc envisager qu'avant d'être aymarisée, une partie des habitants de la région lupaca devait être pukinaphone, et que c'était peut-être aussi le cas des îles de Titicaca et de Coati qui jouxtent la péninsule. Au XVI^e siècle, le pukina est parlé dans la majeure partie des *repartimientos* du lac, conjointement avec deux autres langues, l'aymara et le quechua ; elle est cependant la langue exclusive de deux *encomiendas* situées dans la péninsule de Capachica au nord du lac : Capachica et Coati. Et cet isolat linguistique en terre colla a, nous le verrons, une signification particulièrement intéressante.

Les limites de l'extension de cette langue sont relativement difficiles à tracer du fait même de l'existence des deux aires de recouvrement aymara et quechua. Toutefois, il semble clair que le pukina, outre le bassin du Titicaca, s'étendait jusqu'aux vallées amazoniennes et que, au nord, il atteignait la région du Cusco.

Vazquez de Espinosa et Garcilaso de la Vega font état d'un groupe de «pukina» dont on peut supposer *a priori* qu'il parlait le pukina dans la région de Canchis. Ce dernier signale en effet que lorsque «Sinchi Roca pénétra dans le Collao, les Indiens des nations Puquina et Canchi qui sont les frontaliers, d'un naturel très simple, obéirent facilement à l'Inca qui les soumit», Jean Vellard, qui est l'un des premiers à avoir constaté l'importance de cette langue, a remarqué qu'en 1591, l'évêque du Cusco, Gregorio de Montalvo, obligeait les curés d'Indiens, «d'accord avec les ordonnances du Troisième Concile, à confesser dans la langue particulière de leurs paroisses : quichoua, aymara ou pouquina... pour justifier ces mesures, l'évêque précise que : «dans de nombreux villages de notre diocèse tous les indiens ou le plus grand nombre ou au moins quelques-uns ne comprennent pas le quichoua mais l'aymara ou le pouquina». Vellard nous donne une autre information intéressante et qui concerne cette fois-ci la région côtière. Il signale que le 16 septembre 1595, pendant son séjour dans la vallée d'Arequipa, «le vice-roi Don Francisco de Toledo, nommait Gonzalo Holguin interprète de quichoua, d'aymara et de pouquina». Quatre ans plus tard, le successeur de Montalvo à l'évêché de Cusco, Don Antonio de Raya, faisait passer, dans ces deux dernières langues, un examen aux ecclésiastiques candidats à des paroisses indiennes dans la région d'Arequipa. Au XVII^e siècle, nous retrouvons ces mêmes préoccupations dans les constitutions synodales de l'évêché d'Arequipa. On parle alors pukina «dans la doctrine de Zarunas à la charge du Bachelier Alvaro Mogrovexo curé de Zarunas, et dans celle de Hayapaya et Locumna qui dépend de Miguel de Arana».

Ces quelques données laissent entrevoir l'ampleur de l'aire d'expansion du pukina. Mais qui parle cette langue ?

Nous avons vu que la pratique était aymarisée – en ce qui concerne les pukinas – en ce qui concerne tant qu'ethnologue (1575), qui a fait état d'une différenciation entre les pukinas et les Urus, tantôt

Tout donne à penser que la, et qu'ils aient pu parler quilla est encore le lac parmi eux par contre qu'il n'y avait fait état Loza pêcheurs de l'océan. *Relations Géographiques* mentionne le pukina sur la côte et met de supposer

Pour résumer, on peut dire que les pukinas ont mélangé dès lors qu'ils ont existé dans une zone qui, en reprenant les caractéristiques des autres et les caractéristiques de la *Visita General* de 1575, laisse doute un groupe d'origine remontrant

LES COLLAS

Le territoire

Lorsque l'on considère l'origine de la langue colla pré-aymara, on se rend compte que pour Morua, en ce qui concerne le Chili, et d'après les sources Chichas, englobant les Mojos et les Collas, les collas commencent à apparaître dans les montagnes et leurs versants (p. 353).

Katherine Jusserand a étudié les collas dans les vallées

Nous avons déjà démontré par le passé (1978, 1980, 1987) que cette pratique était au XVI^e siècle le fait de deux groupes, les Urus et les Pukinas — encore que ces derniers ne soient que très rarement signalés, en tant qu'ethnie — dans la documentation, et que la Visite de Toledo (1575), qui est le premier document tributaire à prendre en compte des différenciations économiques et ethniques, les classe tantôt comme Urus, tantôt comme Aymaras.

Tout donne à penser que la langue vernaculaire des Urus était l'uruquilla, et qu'ils avaient été pukinisés très tôt. Au XVI^e siècle en effet, l'uruquilla est encore parlé par des groupes importants comme à Lipez, et sur le lac parmi ceux qui vivaient «en sauvagerie» comme à Zepita. On ignore par contre quelle était la langue des quatre cents Urus d'Atacama dont fait état Lozano Machuca, et il n'est pas précisé non plus celle des Urus pêcheurs de Tarapaca, du port de Pisagua ou d'Iquique, qu'évoquent les *Relations Géographiques des Indes*. Cependant, la présence de la langue pukina sur la côte, et plus concrètement dans la région d'Arequipa, permet de supposer que ces pêcheurs côtiers parlaient eux aussi le pukina.

Pour résumer brièvement les différences majeures (très difficiles à démêler dès lors que des ethnies différentes cohabitaient) qui avaient dû exister dans un passé reculé entre les deux cultures pukina et uruquilla, en reprenant les remarques que Lizarraga fait à propos des uns et des autres et les clivages économiques que nous avons établis en étudiant la *Visita General de Toledo*, nous dirons que les Pukinas étaient sans doute un groupe de pasteurs-agriculteurs, et les Urus des pêcheurs, dont l'origine remonte sans doute aux plus anciennes populations de la région.

LES COLLAS

Le territoire

Lorsque l'on se réfère aux chroniques, on constate que l'aire d'expansion de la langue pukina recouvre peu ou prou celle de la grande chefferie colla pré-aymara, dont le territoire a été décrit de diverses façons. Pour Morúa, celui-ci se serait étendu de la Raya de Vilcanota jusqu'au Chili, et d'après Gamboa, il commencerait au Cusco et irait jusqu'aux Chichas, englobant Arequipa et Atacama, sur la côte Pacifique, ainsi que les Mojos en Amazonie. Quant à Cieza de León, il dit que «les Collas commencent à Ayavire et vont jusqu'à Caracollo. Ils ont à l'orient les montagnes des Andes, au couchant les pics des montagnes enneigées et leurs versants qui vont jusqu'à la mer du sud» (*Cronica*, chap. XCIX, p. 353).

Katherine Julien, qui étudia les «colonies lupacas et collas implantées dans les vallées de la région d'Arequipa», considère que les différences

d'appréciation entre les deux derniers auteurs seraient dues au fait que ceux-ci décrivent deux réalités distinctes. Selon elle, Cieza évoquerait «une région unifiée par une identité ethnique» — sans toutefois spécifier laquelle —, tandis que Sarmiento de Gamboa se référerait à un territoire particulier soumis à un chef qui aurait été défait par l'Inca Pachacuti (K. Julien : «*Guano and Resource Control in the Sixteenth Century Arequipa*»). A aucun moment, K. Julien qui étudie les populations *mitimaes* (colons) et autochtones vivant dans la région d'Arequipa, n'établit de lien entre un groupe dénommé «puquina» qui possède des terres dans la vallée de la rivière Pouquina et la présence de la langue du même nom dans cette zone. Se référant à un document de 1740 sur la tenure de la terre, faisant état des droits «depuis des temps immémoriaux», de ces Pukinas sur les terres à guano d'Ilabaya (Arequipa), elle n'établit pas de relation, entre les «Pukinas» dont elle traite, et les *mitimaes* établis à Corumas, autre localité de la région d'Arequipa, de langue pukina comme nous venons de le voir. Tout ceci, sans doute parce que la documentation coloniale qu'elle utilise est trop fragmentaire et présente l'ancien groupe colla comme une sorte de puzzle éclaté dont il est d'autant plus malaisé de recoller les éléments que des colons Lupacas se sont établis dans la région considérée (Sama, Moquegua, Inchura). Si ces colonies sont le fait des Incas, faut-il y voir la volonté du nouvel empire de déstructurer le grand bloc colla ?

La remarque faite à propos d'Arequipa est peut-être valable pour d'autres territoires anciennement rattachés à l'ancien ensemble colla. Dans un article intitulé «*Quienes son los Callahuayas, nota sobre un enigma etnohistorico*», Thierry Saignes envisage l'existence d'une chefferie callahuaya préinca indépendante. Il fonde son argumentation sur le fait qu'Ari Capacquiqui (en pukina : *Capac* signifie chef, et *iqui* père), qui ouvrit à l'Inca Tupac Yupanqui la voie qui le menait à la conquête des Andes amazoniennes, aurait pu être un seigneur ethnique callahuaya indépendant, reconnu par l'administration inca (Saignes, 1984, p. 114). L'auteur dresse l'arbre généalogique des chefs callahuayas sans pouvoir remonter toutefois au-delà de la période inca. On connaît les études linguistiques de L. Stark qui prouvent que la langue encore parlée de nos jours par les médecins itinérants des Andes que sont les Callahuayas, correspond bien à un substrat de langue pukina et il ne faut pas oublier non plus que le terme *colla* en aymara ancien désigne le *médicament*, ce qui semble faire allusion dans ce cas précis à des pratiques médicales que l'on reconnaît de nos jours aux Callahuayas. Ceux-ci ne seraient donc que le rameau actuel subsistant des anciens Collas. Dans ce cas, on a peut-être là aussi affaire, comme pour les gens de la région d'Arequipa à une partie de ce qui avait sans doute été un tout à l'époque de Tiwanacu.

Il est raisonnable que tout soit vague d'enval. Si, dans les temps jamais avec lui son constant morcela en de dénombrions nombre), plusieurs chefferies éclatées au moment des Collas conquête inca cite, même si se. Quoiqu'il en soit entre Collas de la conquête cette expédition Collas. C'est le nom de Coac disant de se capitaine. Pui rent le prenar Llallawa, Asill

Le nom m avec ceux de notre part, qu en pukina, la n'avait pas ét est en effet, la fois les évang pukina de Oré che de Titicac et *phaxi* en ay lation est cons

Le territoire substrat linguic lements succes siècle, quelque Coata. Ils mérit

Il est raisonnable, en effet, de penser que c'est sous la poussée aymara que tout se morcela et qu'avant d'être recouvertes peu à peu par la vague d'envahisseurs, certaines zones, dont la chefferie colla, résistèrent. Si, dans les chroniques, le territoire colla, bien que vaste, n'apparaît jamais avec les mêmes frontières, sans doute doit-on y voir le signe de son constant recul. La grande chefferie colla, en cédant du terrain, se morcela en donnant naissance à d'autres chefferies (en 1978, nous en dénombrions douze, mais probablement étaient-elles en plus grand nombre), plus ou moins pukinisées ou plus ou moins aymarisées. Ces chefferies éclatèrent à leur tour lors de la conquête inca. Ce détachement des Callahuayas du bloc colla se fit-il à ce moment-là ou avant la conquête inca ? La documentation étudiée par Saignes n'est guère explicite, même si son argumentation va dans le sens de la seconde hypothèse. Quoiqu'il en soit, certains indices laissent entrevoir que les liens entre Collas d'Hatuncolla et Callahuayas n'étaient pas coupés au moment de la conquête des Andes Amazoniennes par Tupac Yupanqui, puisque cette expédition, faite sous l'égide des Callahuayas, comprenait aussi des Collas. C'est au cours de celle-ci en effet qu'un indien du Collao du nom de Coaquiri s'enfuit, fit courir la nouvelle de la mort de l'inca... disant de se soulever parce qu'il n'y avait plus d'inca, et qu'il serait leur capitaine. Puis il se fit nommer Pachacuti Inca et les Collas se soulevèrent le prenant pour chef, ils se rebellèrent sous son commandement à Llallawa, Asillo, Arapa et Pucara» (Gamboas, p. 55).

Le nom même de Coaquiri n'est pas sans évoquer quelque parenté avec ceux des chefs Callahuayas, les *Coarete*. Nous pensons, pour notre part, qu'il faut y voir le signe d'une communauté de culture car, en pukina, la racine *coa* désigne le serpent (remarque d'importance qui n'avait pas été prise en compte jusqu'à maintenant). Le *Coa* ou *Coac*, est en effet, la seule divinité de Tiwanacu à laquelle fassent référence à la fois les évangélistes de l'ordre de Saint-Augustin et le dictionnaire pukina de Oré. Et *Coati*, ne l'oublions pas, est aussi le nom de l'île proche de Titicaca qui deviendra l'île de la Lune (lune = *quilla* en quechua, et *phaxi* en aymara), et contre un isolat de langues pukina dont la population est considérée comme «uru» dans la visite de Toledo.

Le territoire colla est difficile à appréhender, tout comme l'est le substrat linguistique pukina, en raison de son ancienneté et des morcellements successifs qu'il eût à subir. Seuls subsistent de ci de là, au XVIe siècle, quelques fragments, sous formes d'isolats, comme à Capachica et Coata. Ils méritent d'autant plus notre attention qu'ils sont rares.

COLLAS ET AYMARAS

Tantôt appelé Zapana ou Capana (Cieza de Leon), tantôt Chuchi Capac ou Colla Capac (Sarmiento), tantôt Javilla (Morua), le chef des Collas se présente sous les traits d'un seigneur aux visées expansionnistes, du moins pour Sarmiento de Gamboa lorsqu'il écrit «ce Chuchi gagna tant en autorité et richesse sur les nations du Collasuyo, que tous les Collas le respectaient et qu'il se faisait appeler Inca Capac».

La chute de cette chefferie est cependant perçue de diverses façons. Selon Sarmiento, l'Inca Pachacutec démit le chef d'Hatuncolla et le fit exécuter au Cusco. La même source décrit ainsi deux révoltes collas contre le pouvoir inca, puis deux campagnes postérieures à la conquête du lac par les Incas : l'une sous la conduite de deux fils de Pachacutec (le neuvième Inca) qui aboutit à la mise en tutelle des Charcas, l'autre à l'époque de Tupac Yupanqui (le dixième Inca) pour conquérir la côte chilienne. Seul Cieza de Leon rend compte de la poussée aymara, de la prise des îles et de la constitution d'une chefferie en terre lupaca sous la règle de l'Inca Viracocha, prédécesseur de Pachacutec. La bataille de Paucarcolla entre Cari, le Lupaca et Zapana, le Colla, dont Cari sortit vainqueur, coïncide avec la pénétration inca au nord, par Cangalla Combopata et Ayaviri.

C'est dans ce contexte qu'eut lieu l'alliance lupaca-inca contre les Collas, et sans doute fut-elle déterminante dans la désagrégation de la chefferie. Cependant, rien ne donne à penser que celle-ci fut rapide. Lors de la conquête inca du Collao sous Huayna Capac et à la faveur du mouvement d'expansion impériale vers les terres équatoriales, les Collas eurent un rôle à jouer. Huayna Capac accorda à Cavana (Capana ?), de Ilavi, et à Mullu Pucara, de Hatuncolla, le privilège de la conquête des terres de Pasto : et ce n'est que parce qu'ils furent défaits qu'il nomma le lupaca Apucari «chef de l'armée du Collao alors qu'il n'était jusque-là que le chef des gens de Chucuito» (Morua). Ce n'est qu'à la troisième génération après l'installation des Lupacas et leur conquête de l'île de Titicaca, que le chef de Chucuito joue un rôle prédominant au sein du quart-sud de l'empire et passe du statut de chef local à celui de «gouverneur de l'inca depuis le Cusco jusqu'au Chili» (Garci Diez de San Miguel, 1567). L'importance de la «Visite de Garci Diez de San Miguel» dans la documentation coloniale, l'impact des travaux de J. Murra sur le fonctionnement interne de la chefferie lupaca, ont laissé inaperçu ce rôle, pour les Lupacas, de substitut politique aux Collas, résultant de la supériorité de leur armement. En effet, lors des combats de Pasto, en Équateur, les Collas furent décimés parce qu'ils combattaient avec des *ayllus* (Morua, p. 85-86). Ces frondes, utilisées pour la chasse et la garde des troupeaux,

renforcer
jadis, cel
écrit «il
vaient l'
grande p
étaient d
guerre. L
qu'il ma
Ils ne sa
armes qu
et quelq
la guerre
Aux arm
ches, fro
vons pen
Lupacas.
est à la
ethniques
leader, à
du Collao
taires not
toire d'Il
présence
effectiven
grande id
décrite pa
la plus fo
le chef d'
la mort d
d'Ilavi est
est la plus
main, c'ét
ses : l'une
avait un v
de la pier
accompag
tête à dro
tures qui
corps et la
jours plus
va de chaq
surait un p

renforcent l'idée que nous nous faisons du type de société qui était, jadis, celle des Collas. Impression qui est précisée par Morua lorsqu'il écrit «il y avait des gens comme les Collas, Puquinas, et Uros, tous servaient l'Inca en période de guerre, dès lors qu'il avait conquis la riche et grande province du Collao, et de même que leurs noms différaient ils étaient dissemblables dans le maniement des armes et dans les faits de guerre. Les Urus étaient les Indiens que l'Inca envoyait au combat lorsqu'il manquait de guerriers, il les obligeait alors à suivre les drapeaux. Ils ne savaient pas encore tenir un arc en main, et c'est presque sans armes qu'ils allaient à des combats au cours desquels on les tuait, eux et quelques Puquinas, comme des mouches. N'ayant pas la pratique de la guerre, ils se laissaient mourir comme des bêtes» (Morua, p. 184). Aux armes de chasse inefficaces, Morua oppose celle des guerriers (flèches, frondes, machettes, haches à pointes (*chambis*)), dont nous devons penser qu'elles pouvaient être celles des Aymaras, et *a fortiori* des Lupacas. L'enrôlement du chef d'Ilavi au côté de celui d'Hantuncolla est à la fois révélateur de la faiblesse guerrière des anciens groupes ethniques et de l'émergence tardive du chef de Chucuito en tant que leader, à la fois du territoire contrôlé par les Lupacas et de l'ensemble du Collao. Un certain nombre de données archéologiques et documentaires nous incitent à penser qu'avant la conquête, par Cari, du territoire d'Ilavi, ce site, était un centre religieux et politique important. La présence du plus grand édifice funéraire (*chulpa*) de la région évoque effectivement la présence d'un pouvoir puissant, de même celle d'une grande idole qu'Hyslop attribue à la culture de Tiwanacu et qui est décrite par Arriaga. C'est à Havi que la présence des «Urus», en 1567, est la plus forte enregistrée chez les Lupacas, soit mille personnes, et c'est le chef d'Ilavi qui, lors de la visite de Garci Diez de San Miguel, parle de la mort de six mille soldats et de tous les chefs en Équateur. L'idole d'Ilavi est, parmi toutes les idoles du Titicaca, celle dont la description est la plus détaillée : «Elle se trouvait sur une petite place bâtie à la main, c'était une statue de pierre sculptée de deux figures monstrueuses : l'une d'homme, qui regardait le côté du Soleil Levant, et l'autre avait un visage de femme et regardait le Couchant, le corps de ce côté de la pierre était celui d'une femme. Ces deux personnages étaient accompagnés de grosses couleuvres qui montaient des pieds jusqu'à la tête à droite comme à gauche, elles étaient aussi ornées d'autres sculptures qui ressemblaient à des crapauds. Cette huacca avait le haut du corps et la tête hors de terre et tout le reste était enterré. Pendant trois jours plus de trente personnes s'affairèrent pour dégager le site, on trouva de chaque côté de l'idole une pierre carrée devant la statue, elle mesurait un *palmo* et demi de haut et semblait servir d'autel, une fois arra-

chée de son socle et avec bien des difficultés on trouva l'endroit où était construit l'autel qui servait aux sacrifices pour cette statue, y étaient déposées de petites feuilles d'or très délicates, séparées les unes des autres et qui brillaient comme le soleil...».

Cette divinité correspond en tout point aux idoles de style *pajano*, que Teresa Gisbert décrit comme des stèles anthropomorphes à deux têtes, généralement un bras sur le ventre, l'autre sur la poitrine et dont les côtés sont ornés de serpents ainsi que d'une série d'éléments comme les crapauds. Ce style caractérise la culture Chiripa et aussi la période classique de Tiwanacu (Tiwanacu, «Periodo urbano» de Ponce Sangines). S'agissait-il de l'ancienne idole des Urus d'Ilavi ? Les serpents enroulés qui l'ornent étaient-ils une réminiscence du dieu Coac ? (Peut-être déjà lié aux stèles serpentiformes de style Asiruni qui caractérisent l'époque précédente). Nous tenterons d'y répondre ailleurs. Pour être bref, disons qu'en choisissant Mullu Pucara, d'Hatuncolla, et Cavana, d'Ilavi, Huayna Capac s'adressait sans doute à des chefs représentatifs de l'ancien Collao pré-aymara, mais aussi à des gens dont la culture n'était pas une culture guerrière comme celle des *aucarunas*, les guerriers des chefferies aymaras.

Les Collas sous les Incas : les dieux des uns ou des autres

La religion et la mythologie des Incas s'enracinent très directement dans le passé du Collao. Lorsque la puissance Colla s'écroule sous la poussée des Aymaras qui font irruption, et sous les armées des Incas, ce n'est pas simplement un peuple qui est morcelé, comme nous venons de le démontrer, mais c'est sans doute aussi toute une vie culturelle et religieuse qui disparaît ou se transforme : celle qui était l'héritière des cultures lacustres. Si nous voulons dresser l'acte de naissance de la religion d'État inca, indiquer ce qu'elle doit au mythe et comment elle l'a dépassé, il nous faut confronter avec l'arrière-plan colla ce moment où les Incas construisent leur grand temple et jettent les fondements de leur pensée politique et religieuse. Aussi croyons-nous qu'au lieu d'insister sur le polymorphisme des divinités incas comme le font bon nombre d'études récentes, il faut, en premier lieu, se poser la question de ce qui le fonde, tenter d'en percevoir les particularismes d'un point de vue diachronique, d'abord. Tous les mythes de fondation d'un Cusco rattachent la capitale de l'empire au lac Titicaca et plus précisément à l'île du Soleil. Comme pour les Grecs de l'époque classique, héritiers des Mycéniens, il nous semble que pour les Incas, la fonction du mythe est d'établir une distinction et comme une distance, entre ce qui est premier du point de vue temporel (l'île de Titicaca, les Collas), et ce qui est premier du

point de vue du pouvoir l'origine du monde et ce mythe se constitue dans les Incas comme fait Cette ancienneté ne sentaient d'un statut privilégiée par Huaman Poma de jusqu'à Tambo Toco, l'U les conduisait du lac au ils auraient été objet de Incas, ils n'auraient jamais des oreilles. Aussi l et on leur donne au Cus signifie : «maladroit, ore de fondation, englobe, o laire et asymétrique. Le tradition rapportée par désigne comme *Capac*, m qui fut plus tard repris p tion de ce terme dans la et que ce même terme é le roi». La reine, dans l *capaccomige*, terme puki la *millma rinri* sont les b des farces (Huaman-Poma

Il y a tout lieu de ra combats qui opposèrent la deuxième phase des co adorant le soleil, ils sacril cation de ce terme), des ment). «Lorsqu'il se vit b mais il fut rattrapé et an cas qu'il avait emportée placer au milieu de son a qui était le leur, puis pou nets des bouffons (*hayac pour qu'au-dessus des hu jusqu'à ce qu'ils les fasser na les Collas pour le trion*

Une fois les Collas vain ges efficaces, et ils sont l Mais s'arrêter à ces faits e

point de vue du pouvoir, entre le principe qui est chronologiquement à l'origine du monde et celui qui préside à son ordonnance actuelle. Le mythe se constitue dans cette distance et les Pukinas Collas sont considérés par les Incas comme faisant partie de «la première génération d'Incas». Cette ancienneté ne semble toutefois pas devoir signifier qu'ils jouissaient d'un statut privilégié, bien au contraire. Selon la tradition rapportée par Huaman Poma de Ayala, les Pukinas ne seraient jamais parvenus jusqu'à Tambo Toco, l'un des lieux mythiques situé sur le parcours qui les conduisait du lac au Cusco. Pour cette raison, que justifie le mythe, ils auraient été objet de mépris, et bien que participant de l'essence des Incas, ils n'auraient jamais eu droit aux insignes de la caste : le percement des oreilles. Aussi portent-ils un bonnet à oreilles de laine blanche et on leur donne au Cusco le surnom de «*poquis millma rinri*», ce qui signifie : «maladroit, oreille de laine». Le mythe inca, qui est un mythe de fondation, englobe, on le voit, les Pukinas dans une relation spéculaire et asymétrique. Le sobriquet atteint aussi les rois collas dans la tradition rapportée par Huaman Poma, même si ce même auteur les désigne comme *Capac*, mot qui signifie roi en pukina (de la Grasserie) et qui fut plus tard repris par les Aymaras. Bertonio, qui donne la définition de ce terme dans la langue aymara, dit que «Capaca signifie riche et que ce même terme était utilisé dans les temps anciens pour désigner le roi». La reine, dans les textes de Huaman Poma, n'étant autre que *capacomige*, terme pukina, lui aussi. A la cour des Incas, les *poquiscolla millma rinri* sont les bouffons de l'Inca : ils animent les fêtes et font des farces (Huaman-Poma).

Il y a tout lieu de rapprocher cette donnée du dernier épisode des combats qui opposèrent les Collas aux Incas, lors de leur révolte. Avant la deuxième phase des combats, les Collas consultèrent leurs *huacas* et adorant le soleil, ils sacrifièrent des *uacarpanas* (nous ignorons la signification de ce terme), des enfants et des «lapins» (des *cuys* probablement). «Lorsqu'il se vit battu, le chef colla tenta de fuir en terre lupaca, mais il fut rattrapé et amené ainsi que la *huaca d'Inti* et les autres *huacas* qu'il avait emportées jusqu'à Cacayaviri. Topayupanqui fit alors placer au milieu de son armée les vaincus et leurs *huacas*, selon l'ordre qui était le leur, puis pour mieux les offenser il leur fit mettre les bonnets des bouffons (*hayachuco*), leurs masques (*saynata*) et déguisement pour qu'au-dessus des *huacas* ils chevauchent les *chonas* et les méprisent, jusqu'à ce qu'ils les fassent jeter dans la lagune de Orcos et l'inca emmena les Collas pour le triomphe au Cusco» (Santa Cruz Pachacuti, p. 303).

Une fois les Collas vaincus, leurs idoles perdent leurs attributs d'images efficaces, et ils sont bannis des grands centres religieux de l'empire. Mais s'arrêter à ces faits est sans doute insuffisant. Les Incas ont consti-

tué leurs mythes à partir des lieux sacrés du monde colla, et les Colla ont contribué à l'édification des sanctuaires du Cuzco, et non des moindres, puisqu'il s'agit du Corichanca, le saint des saints de la religion d'État inca. Manco Capac avait élevé le premier temple du Soleil, l'Inticancha, et c'est à l'Inca Pachacutec qu'il revint d'en édifier un second, plus prestigieux encore, le Coricancha. L'image d'or fin et de pierres précieuses du dieu Soleil, symbole même de l'empire, y était adorée à la place d'honneur. Une remarque de Morua donne à penser que les Collas furent en partie les bâtisseurs du temple, et ceci, si la chronologie rapportée par Morua est fiable, avant l'annexion de leur territoire par les Incas, sous Pachacutec, le neuvième inca. «Colla Capac qui fut le seigneur universel de tout le Collao fit un sacrifice au Soleil au Cusco et apporta beaucoup d'or et d'argent de cette province, il acheva la construction du temple du Soleil qu'il dota de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans toute la terre qu'il avait conquise (troupeaux, serviteurs, femmes et gens de service). Dans le temple du Soleil il fit aussi la cancha de Pura Marca, demeure de cette *huaca* ainsi qu'une autre pour le culte du tonnerre, de la foudre et de l'éclair qu'ils appelaient Chuqui Ylla et Llapa Ynga, et il la dota de beaucoup de terres et de serviteurs». Selon cette même source, les statues de Viracocha, de «Papa Ocllo» (*sic*) et d'Ynca Ocllo auraient été confectionnées avec l'or provenant de la conquête de Chimu.

Quel est donc l'apport des autres groupes à la religion inca, et pour quelles raisons le Colla avant d'entrer dans le Tawantinsuyu fait-il des offrandes au soleil et construit-il le Corichanca ? Il n'est guère possible, pour le moment, d'offrir une réponse satisfaisante à cette double interrogation. Mais l'on peut constater que les dieux collas et les dieux incas n'étaient pas différents. Lors du mariage de l'Inca Viracocha, Colla Capac se présente avec ses dieux, et dans toute sa fierté s'adresse à l'Inca et lui dit : «tu es le roi du Cusco, je suis celui des Collas, nous boirons, nous mangerons, nous parlerons, que personne ne prenne la parole, je suis riche d'or, je suis riche d'argent. Je suis adorateur de Viracocha Pachayachachic, je suis adorateur d'Inti». Et c'est cette même *huaca* d'Inti que quelques années plus tard les Collas vaincus emporteront dans leur fuite. Son temple, ou l'un de ses sanctuaires principaux, se trouvait sans doute au nord-ouest du lac, à Guarina : «il y avait une Huaca presque générale vers Guarina, *inteca*, dont le nom signifie «comme du soleil», car Inti est le nom du soleil» (Morua, p. 216). Le temple de Guarina servit-il de modèle au Coricancha ? Rien ne permet de l'affirmer. Cependant, l'on constate que quelques années plus tard, les fils de Colla Capac seront les bâtisseurs des édifices somptueux de la vallée sacrée des Incas (Gamboa).

La manière dont les Incas ont élaboré leur mythe d'origine, celle dont ils ont construit leurs temples, donne tout leur relief aux similitudes entre le monde colla et celui des Incas. Dans le cadre de l'économie religieuse, le Coricancha était le lieu où s'accumulaient les biens précieux et les idoles d'or et d'argent. Or, il importe de souligner que c'est précisément après la conquête des deux plus importantes provinces aurifères du Pérou (au nord, celle de Pataz-Budibujo où les gisements filoniens sont à l'origine des placers de la vallée du Marañon et, au sud, ceux de Carabaya-Sandia qui alimentent tout le système hydrographique du Madre de Dios), que les Incas entreprennent la construction de leur plus grand temple et que se constitue la religion d'État. Avant la conquête hispanique, les Indiens exploitaient la quasi-totalité de l'or à partir de placers (Berthelot, 1978), en rivière, sur d'anciennes terrasses, dans des paléochenaux fluviaux, ou encore, mais dans une moindre mesure, dans des sédiments glaciaires et fluvioglaciaires. On rappellera qu'à l'époque actuelle, la production des placers aurifères représente 90% de l'or produit au Pérou, et qu'elle provient de la Cordillère Orientale et de la zone sud du pays. Ainsi, les deux plus grandes provinces aurifères du Pérou, accessibles à la technologie minière préhispanique, correspondaient-elles au domaine d'influence mochica et chimu au nord, et colla au sud ; et ce n'est que par leur intégration au système religieux inca que celui-ci, et le culte solaire, prirent l'ampleur que l'on sait. Il y a tout lieu de penser que les mines d'or des Collas étaient celles de Carabaya. Sous les Incas, ce sont les communautés de langue pukina de Carabuco, Huaycho, Moho et Conima qui se rendaient à Orurillo, Asillo, Azangaro pour y exploiter l'or (Berthelot, Bouysse-Cassagne, 1978). Si, comme nous l'avons supposé, la chefferie callahuaya où se trouvaient les gisements faisait bien partie de l'ensemble colla, avant de s'en détacher, alors la richesse que revendique Capac Colla et la possession des mines de Carabaya que Huaman Poma attribue à «Capacome», la reine, se trouvent justifiées, et il y a tout lieu de penser que c'est avec cet or là et celui des Chimus que les Incas forgèrent leurs dieux. Idoles qu'en fin de compte les Collas, les Pukinas et les Urus n'étaient pas, ou plus, en droit de prier.

RETOUR AUX ORIGINES

L'hypothèse de l'emprunt inca à la religion colla, même si nous connaissons encore mal cette dernière, n'est sans doute pas fortuite. Le dieu Soleil de Huarina (dont le nom évoque bien entendu celui de la culture Huari), issu de la tradition de Tiwanacu, semble être le premier reflet d'un soleil qui brillera plus tard depuis le Cusco et éclairera tout un empire.

La théogonie inca et le mythe inca s'enracinent dans la terre colla et plus précisément dans l'île de Titicaca, l'île du Soleil. Lieu des origines, où s'établiront successivement les diverses vagues de populations, mais aussi leurs dieux. Le problème de la genèse des mythes et des religions au sujet de laquelle nous nous interrogeons au début de cette étude, se trouve maintenant posé de façon plus solide, et une réponse peut être formulée, qui résulte de la convergence nouvelle de toute la série de données qui viennent d'être prises en compte.

«L'île du Soleil était autrefois peuplée d'Indiens Collas et les gens de Copacabana étaient de la même nation» (Cobo II, p. 190). Cette affirmation de Cobo a toujours été mal interprétée, et l'on a attribué au terme Colla son sens le plus général — celui qu'il avait à la période inca — alors qu'il faut comprendre que l'île de Titicaca et la péninsule de Copacabana ont appartenu, avant l'invasion subite de Cari, à la grande chefferie colla. Ramos Gavilan, lorsqu'il écrit l'histoire de la Vierge de Copacabana, précise que les habitants de l'île étaient des naturels de Yunguyo — village de la péninsule — et qu'à «l'arrivée de l'Inca et ils furent déplacés dans ce village, où ils se trouvent, et à leur place il mit d'autres gens qu'il choisit et à qui il faisait crédit». Dans son article sur l'idole de Copacabana, Teresa Gisbert a pris en compte cette dernière donnée sans toutefois parvenir à identifier les premiers habitants de l'île sacrée de la genèse. On sait par ailleurs que ces mêmes gens de Yunguyo, au moment où les Incas faisaient retraite à l'arrivée des Espagnols, se rebellèrent. Ils avaient à leur tête une Indienne d'un «ayllu Guayro» de Copacabana qui, selon Ramos Gavilan, délivra son peuple.

Que se passe-t-il au même moment à Copacabana ? Une fois partis les *mitimaes* qui avaient été installés par les Incas afin de garder les temples et de rendre le culte, il reste sur place dans la péninsule «les Aymaras qui avec les Collas et les Urus constituent la population qui, à l'heure actuelle, est répartie en trois gouvernements : les Hanansayas, les Hurinsayas et les Urus, en plus de ceux que l'on appelle les étrangers» (Ramos Gavilan, p. 43). Il est vraisemblable, par conséquent, que les Collas occupaient la partialité Hurinsaya, c'est-à-dire la partialité du bas, au moment de la chute de l'empire inca et de l'arrivée des Espagnols. Cette même répartition de la population semble se retrouver, à la même période, en d'autres lieux. Sur la rive opposée du lac, à Carabuco, les Hurinsayas, qui sont les autochtones, traitent les Hanansayas, d'étrangers, de sujets de l'Inca, au cours d'un combat rituel relaté par Ramos Gavilan.

A Copacabana, cette division particulière, qui sans doute n'a cessé jusqu'alors de confirmer des divisions ethniques et religieuses, prend un tour particulier avec l'avènement de la religion catholique et l'implanta-

tion du culte marial. En 1583, en effet, les Hanansayas décident, contre l'avis des Hurinsayas, de fonder une confrérie à la Vierge de la Chandeleur, qui n'est autre que la Vierge de Copacabana. Une fois encore, les Collas se voyaient imposer un dieu étranger sur leurs propres terres.

Mais cet épilogue chrétien ne prend véritablement tout son sens que lorsque l'on sait que ces gens de Copacabana et de l'île du Soleil sont en fait des Collas de la région de Capachica, petite enclave pukina, isolat minuscule qui, encore jusqu'à la moitié du XVIIe siècle, conserve, malgré les invasions successives, sa langue et peut-être encore ce qui lui reste de tradition et de dieux.

Morua, curé de Capachica, qui nous a accompagné tout au long de notre parcours colla, et qui connaissait mieux que tout autre la région, dit à propos des tisserands de Capachica qu'«ils étaient encore plus experts en idolâtries que dans leur art, car ils possèdent outre les îles de Copacabana, une autre guaca presque générale vers Guarina inteca, ce qui veut dire le soleil, car il donne le nom de Inti au soleil, et il y a d'autres huacas alentour dont deux autres îles, de plus de renom que d'autres plus petites, où se trouvaient aussi de faux dieux. Mais ces deux là étaient plus que toutes autres célèbres» et notre curé d'ajouter un détail qui nous permet de mieux comprendre la similitude de la situation faite à Capachica et à l'île du Soleil et Copacabana par les Incas : «il y a aujourd'hui dans ce village des Incas du Cusco et Huarog qui s'occupaient autrefois du culte des guacas, ils étaient là comme garnison des Collas, pour qu'ils ne se rebellent pas, et sous couvert de l'un ils pratiquaient l'autre et ces îles portaient le nom des guacas que le démon avait dû leur révéler, l'une s'appelait Amantani, où se trouvaient des Indiens qui furent réduits au moment de la visite du Vice-roi don Francisco de Toledo. Taquili est l'autre île où l'on adore une autre guaca de ce même nom, de sorte que toutes les îles qui se trouvaient dans ce grand et vaste lac, ou dans d'autres lacs, où les lacs eux-mêmes, les monts, les chaînes de montagnes portent le nom des guacas que l'on y vénère».

Ainsi donc, le lac sacré portait-il le nom de l'idole de l'île qui se trouvait en son sein même, et les «Urocolla» et «Puquinacolla» que Huaman Poma décrit rendant un culte à Titicaca ne sont-ils sans doute que les gens du petit isolat de Capachica et Coata, derniers représentants de plus grands peuples qui jadis avait dû contrôler les rives et les dieux du lac. A Capachica où les réductions toledanes aboutissent à un rebrassage des populations et à une redéfinition des catégories ethniques, plus personne, en 1575, n'est considéré comme colla ; on y compte seulement 36,7% d'Urus et 63,3% d'Aymaras. La récente publication, par Maria Rostworowski, du détail de la Visite de Capachica en 1575, confirme le

contrôle exercé par ses habitants sur les îles toutes proches de Taquile et Amantani. Et le nom des caciques Martin Coaquilla et Juan Coaquilla évoque pour nous encore ce que fut la splendeur des anciens dieux-serpents. Non loin de là, la situation est encore plus complexe ; la population de Coata est dans sa totalité considérée comme uru, son cacique est encore uru et l'ensemble de la population a été pukinisé. Tous tissent des tissages grossiers, des sacs dont la vente leur permet de s'enrichir maintenant au sien de l'économie coloniale (Bouysse-Cassagne, 1987).

Peu à peu, les traditions vont se perdre et il ne restera plus des Collas, maîtres des dieux, des îles, du lac et du cœur symbolique de l'Univers, que des mythes sans cesse réappropriés par leurs vainqueurs et des monolithes muets, témoins d'un très ancien savoir que la sauvage violence des Autres a dissipé et les eaux du lac à jamais engloutit. A nous de tenter de déchiffrer ce qu'ils voudront bien nous dire encore. (1)

(1) Le présent article constitue une première approche d'un ouvrage en préparation qui sera consacré aux divinités autochtones du Haut Pérou (en collaboration avec Teresa Gisbert).

NOTE EN COURS D'IMPRESSION

La récente parution de la *Suma y narracum de los Incas* de Juan de Betanzos confirme ce que nous avons écrit à propos des croyances des Collas et des cultes qu'ils vouaient au soleil (il se nommait Capac Capaapoyndichori, ce qui veut dire roi et seul seigneur fils du soleil). Éditions Atlas, Madrid, 1987, Chapitre XX.

BIBLIOGRAPHIE

- Arriaga, Pablo José de, 1968 - *Extirpacion de la idolatria del Piru*. BAE. t. CCIX, Madrid.
- Berthelot, Jean, 1978 - L'exploration des métaux précieux au temps des Incas. *Annales (ESC)* (5-6).
- Bertonio, Ludovico, 1984 - *Vocabulario de la lengua aymara*. CERES.
- Betanzos, Juan de - *Suma y narracion de los Incas*. BAE, Madrid.
- Bouysse-Cassagne, Thérèse, 1978 - L'espace Aymara : urco et uma. *Annales (ESC)*, sept.-déc.
- Bouysse-Cassagne, Thérèse, 1980 - «Les Hommes d'en Haut», rapports sociaux et structures spacio-temporelles chez les Aymaras (XV-XVI^e siècles). Thèse de Doctorat de 3^e cycle, Paris.
- Bouysse-Cassagne, Thérèse, 1987 - *La identidad aymara, una aproximacion historica*. HISBOL-IFEA, La Paz, nov. 1987.
- Cieza de Leon, Pedro de, 1985 - *Cronica del Peru, Segunda Parte*. Academia Nacional de la Historia. Lima.
- Cobo, Bernadé, 1964 - *Historia del Nuevo Mundo (1565)*. Madrid, BAE, t. XCI-XCII.
- Detienne, Marcel, 1981 - *L'invention de la mythologie*, NRF.

- Garci Diez de San Miguel, 1964 - *Visita hecha a la provincia de Chucuito en el año 1567*. Casa de la Cultura del Peru, Lima.
- Garcilaso de la Vega, el Inca, 1960 - *Historia general de Peru*. Madrid, BAE.
- Gisbert, Teresa ; Arze, Silvia et Cajias, Marta, 1987 - *Arte textil y mundo andino*. Gisbert Ed., La Paz.
- Hyslop, John, 1976 - *An archeological investigation of the Lupaca Kingdom and its origins*. Ph. D., Cornell Univ.
- Huaman Poma de Ayala, Felipe, 1980 - *Nueva Cronica y buen Gobierno*. (Siglo XXI), Mexico.
- Julien, Katherine, 1985 - Guano and Resource Control in the Sixteenth Century Arequipa. In : *Andean ecology and civilisation : an interdisciplinary perspective on andean ecology complementarity*. Shozo Masuda. Ed. University of Tokyo Press.
- La Grasserie, Raoul de, 1894 - *Langue Puquina*. Maisonneuve, Paris.
- Lizarraga, Reginaldo de, 1968 - *Descripcion breve de toda la tierra del Peru*. BAE, t. CCXVI, Madrid.
- Mourguiart, Philippe, 1987 - Les ostracodes lacustres de l'altiplano bolivien. Le polymorphisme, son intérêt dans les reconstructions paléohydrologiques et paléoclimatiques de l'Holocène. *Thèse de 3e cycle*. Bordeaux I.
- Morua, Fray Martin de, 1946 - *Historia del origen y genealogia real de los reyes Incas del Peru*. CSIC. Instituto Santo Toribio de Mogrovejo, Madrid.
- Morua, Fray Martin de, 1964 - *Historia del origen y genealogia real de los reyes Incas del Peru*. (Manuscrito Loyola) Madrid. Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo.
- Ramos Gavilan, Fray Alonso, 1976 - *Historia de nuestra senora de Copacabana*. La Paz, Academia Boliviana de la Historia.
- Relaciones Geograficas de Indias* (Jimenez de la Espada, Ed.) - 1937 - Madrid, BAE.
- Rivet, Paul, et Crequi-Montfort, G. de, 1925-1927 - «La langue Uru ou Poukina». *Journal de la Société des Américanistes* (17-19).
- Rostworowski, Maria, 1987 - *La tasa toledana de Capachica de 1575*. IEP.
- Saignes, Thierry, 1984 - Quienes son los Callahuayas, nota sobre un enigma etno-historico. In : *Espacio y tiempo en el mundo Callahuaya*. Universidad Mayor de San Andres, La Paz.
- Santa Cruz Pachacuti Yamqui, Joan, 1968 - *Relaciones de Antigüedades deste reyno del Peru*. BAE, t. CCIX, Madrid.
- Sarmiento de Gamboa, Pedro, 1943 - *Historia general llamada Indica* (1572). Emiece, Buenos Aires.
- Servant, Michel et Fontes, Jean-Charles, 1978 - Les lacs quaternaires des hauts plateaux des Andes boliviennes ; premières interprétations paléoclimatiques. *Cah. ORSTOM*, sér. Géol., 10, numéro 1.
- Tasa de la visita general de Francisco de Toledo*, 1975 - Introduccion y version paleografica de Noble David Cook, y los estudios de : Alejandro Malaga Medina. Thérèse Bouysse-Cassagne, UMSA, Lima.
- Torero, Alfredo, 1970 - «Linguística e historio en la sociedad andina». In : *XXXIX Congreso de Americanistas*, Mexico.
- Vellard, Jehan, 1954 - *Dieux et parias des Andes*. Les Ourous qui ne veulent pas être des hommes. Émile Paul, Paris.
- Vernant, Jean-Pierre, 1962 - *Les origines de la pensée grecque*. PUF.
- Wachtel, Nathan, 1978 - Hommes d'eau, le problème uru (XVIe-XVIIe siècle). *Annales* (ESC), sept.-déc.

Wirmann, Denis. *El lago Titicaca sedimentología y paleohidrología durante el Holoceno* (10 000 años B.P. - actual). Orstom, La Paz, 1987.

THÉRESE BOUYSSÉ-CASSAGNE
LE JEU DES HOMMES ET DES DIEUX : LES COLLAS ET L'ÎLE DE TITICACA

De toutes les cultures américaines porteuses de mythes et de fantasmes, celle de Tiwanacu se range sans doute au premier rang, et cette palme lui revient par défaut car on ignorait tout jusqu'à maintenant de la chute du grand empire. Thérèse Bouysse-Cassagne apporte une nouvelle solution à ce problème sous forme de deux hypothèses. Elle retrace l'histoire du peuplement du lac Titicaca et démontre l'extinction du substrat pukina par la vague aymara. De même en mettant en parallèle séquences archéologiques et séquences géologiques elle prouve la disparition des anciennes cultures au moment de la remontée des eaux du lac. Reste l'île de Titicaca point d'ancrage des mythes et des religions qui se sont succédés sur l'Altiplano bolivien. L'auteur retrace son histoire en trois séquences : les Collas, héritiers de Tiwanacu, les Aymaras et les Incas, et pose en dernière instance, le problème de l'héritage Colla au sein de la religion d'État Inca.

THÉRESE BOUYSSÉ-CASSAGNE
JUEGOS DE HOMBRES Y DE DIOS : LOS COLLAS Y LA ISLA DE TITICACA

De todas las culturas americanas cargadas de mitos y de fantasías, la cultura de Tiwanacu esta sin duda en el primer rango. Este lugar lo reivindica por falta de información ya que hasta el momento ignorabamos todo de la caída del gran imperio. Thérèse Bouysse-Cassagne trae una nueva solución a este problema al formular dos puntos de hipótesis. Reconstruye la historia del poblamiento del lago Titicaca demostrando de que manera se realizó la extinción de la estrata puki-

THÉRESE BOUYSSÉ-CASSAGNE
JOGOS DE HOMENS E DE DEUSES : OS COLLAS E A ILHA DE TITICACA

De todas as culturas americanas carregadas de mitos e de fantasias, a cultura de Tiwanacu se situa, sem dúvida, em primeiro plano. Este lugar lhe é devido pela falta de informação, até o presente, sobre a história da queda do grande império. Thérèse Bouysse-Cassagne traz uma nova solução a este problema sob forma de duas hipóteses. Ela reconstrói a história do povoamento do lago Titicaca demonstrando a extinção do substrato pukina pela vaga aymara.

Da mesma forma, colocando em paralelo as sequências arqueológicas e as sequências geológicas, ela demonstra a desaparecimento das antigas culturas no momento da subida das águas do lago. Permanece a ilha de Titicaca, ponto de apoio dos mitos e das religiões que se sucederam no altiplano boliviano. A autora reconstrói sua história em três sequências : os Collas, em última instância, o problema da herança Colla no âmbito da religião de estado Inca.

THÉRESE BOUYSSÉ-CASSAGNE
MEN AND GODS AT PLAYS : THE COLLAS AND THE ISLAND OF TITICACA

Of all the American cultures, laden with myths and fantasies, the Tiwanacu civilization may rank among the first ones. This prominent position has been gained by default, since no one knew anything about the downfall of this mighty empire. The author attempts a new solution to this problem by raising two hypotheses. Tracing the history of the human settlements along the Titicaca lake, she shows the extinction of the Pukina substratum by the Aymara wave. Similarly, by establishing a parallel between

na por la oleada aymara. manera coteja las secuencias y las geológicas para la desaparición de las antiguas culturas en un momento de subida del lago. Queda el problema de Titicaca punto nodal y los mitos como en las religiones que sucedieron en el altiplano. La autora reconstruye su historia en tres secuencias : los Collas, herederos de Tiwanacu, Aymaras y la de los Incas. En última instancia plantea el problema de la herencia Colla en el ámbito de estado inca.

durante el Holo-

CASSAGNE
DE DEUSES :
DE TITICACA

ras americanas
de fantasias, a
e situa, sem du-
o. Este lugar lhe
informação, até
storia da queda
hérèse Bouysse-
a solução a este
: duas hipóteses.
a do povoamen-
lemonstrando a
pukina pela vaga

ocando em para-
eológicas e as se-
la demonstra a
antigas culturas
da das aguas do
ha de Titicaca,
mitos e das reli-
um no altiplano
constroi sua his-
is : os Collas, em
blema da heran-
religiao de esta-

CASSAGNE
PLAYS :
THE ISLAND

n cultures, laden
sies, the Tiwana-
rank among the
nent position has
It, since no one
at the downfall
ire. The author
ion to this pro-
hypotheses. Tra-
ne human settle-
ticaca lake, she
of the Pukina
mara wave. Simi-
parallel between

na por la oleada aymara. De la misma manera coteja las secuencias arqueológicas y las geológicas para demostrar la desaparición de las antiguas culturas en un momento de subida de las aguas del lago. Queda el problema de la Isla de Titicaca punto nodal tanto en los mitos como en las religiones que se sucedieron en el altiplano boliviano. La autora reconstruye su historia a lo largo de tres secuencias : La de los Collas, herederos de Tiwanacu, la de los Aymaras y la de los Incas. En última instancia plantea el problema de la herencia colla en el ámbito de la religión de estado inca.

the archaeological and the geological sequences, she demonstrates that the ancient cultures disappeared as the water-level of the lake was rising. Yet the Titicaca Island remained, a fixed point around which succeeding myths and religions of the Bolivian Altiplano clung. The author traces its history in three main sequences : the Collas, heirs to the Tiwanacu culture, the Aymaras and the Incas. Finally she discusses the problem of the survival of the Colla element within the Incaic State religion.